

L'ASCENSION DU HUAYNA POTOSI, À 6 088 MÈTRES



Dans le cadre des conférences organisées par La Sylve, Jean-Luc Mercier, tranquille sexagénaire de Gouvieux, est venu en voisin, le samedi 29 avril 2017, nous faire part de son aventure : de mars à octobre 2012, il a traversé l'Amérique latine à vélo, 7 000 kilomètres du nord au sud, du Vénézuéla à l'Argentine. De cet extraordinaire voyage qui a duré huit mois, au cours duquel il a traversé sept pays, l'aventurier a rapporté de somptueuses images qu'il nous a présentées et commentées et un livre *Symphonie des Andes à vélo*, dont le texte ci-dessous constitue un chapitre.

Mercredi 29 août 2012, une journée très particulière :

L'idée germe depuis l'ascension avortée du volcan Chimborazo en Équateur, celle de franchir la barre des 6000 mètres d'altitude sur un des multiples sommets de la Cordillère des Andes. En même temps que le challenge de traverser du nord au sud ce continent sud-américain à vélo, j'ai en tête depuis longtemps d'aller taquiner un des nombreux sommets flirtant avec les 20000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'occasion s'offre à moi lorsque je rencontre sur la route, à la sortie de Copacabana, un couple de jeunes normands, Pauline et Alexis, qui, comme moi, s'arrêtent à la maison des cyclistes de La Paz, en Bolivie. J'apprends en effet, lors de notre route commune de deux jours, que leur idée est de s'attaquer, eux aussi, à un sommet des Andes de plus de 6000. Après avoir interrogé les quelques colocataires de la maison des cyclistes, leur choix comme le mien se portera sur un des deux sommets situés près de La Paz : le Huayna Potosi qui culmine à 6 088 mètres.

Les grandes décisions se prenant le plus souvent sur un coup de tête, l'affaire est entendue très rapidement. Reste à choisir maintenant l'agence de trekking qui nous conduira vers des hauteurs jamais atteintes. Durant ce temps de recherche d'une agence sérieuse, un quatrième larron se joindra à nous, Marc, un cyclo-voyageur belge qui traverse lui aussi l'Amérique du Sud, mais dans l'autre sens.

Nous sommes quatre : deux guides seront donc nécessaires pour tenter la grande aventure vers les cimes. Nous voilà maintenant engagés avec une agence qui nous paraît sérieuse, et reste désormais à définir le jour du départ en fonction, bien entendu, de la météo qui nous fait des caprices depuis maintenant deux jours. Une lecture sur internet nous indique une météo très favorable à partir du mardi 28 et ce, pendant trois jours.

Commence alors, pour cette équipe fraîchement constituée, une grande aventure à la fois sportive et humaine. Sportive à cause du challenge bien sûr, mais surtout humaine car elle va révéler, en très peu de temps, une cohésion et une complicité rarement rencontrées lors de mes voyages. Pauline, Alexis, Marc et moi allons vivre des instants savoureux en quelques jours de cohabitation, aussi



bien à la *Casa de ciclistas* qui nous héberge depuis quelques jours que sur les pentes du Huayna Potosi, montagne située dans la Cordillère Royale, à l'extrémité est du lac Titicaca en Bolivie. Une complicité forte va naître de cette rencontre fortuite en cette fin du mois d'août. Tout se présente bien pour réussir ce sommet, mais la prudence nous oblige à ne rien négliger dans la préparation.

La veille du départ, le sac est méticuleusement préparé. Le matin du départ, le petit déjeuner est soigné. Reste maintenant à rejoindre l'agence au centre de La Paz d'où nous partirons en camionnette avec toute la panoplie du parfait andiniste, l'alpiniste des Andes : pantalon et veste adaptés, gants, casque, cagoule, chaussures, crampons et piolet.

À la veille d'un tel challenge, je ne suis jamais rassuré. D'ailleurs, je serais inquiet de me sentir totalement rassuré. Je fonctionne ainsi.

Direction le camp de base situé à 4 800 mètres. Un long chemin sur l'*altiplano* nous fera découvrir quelques lacs rivalisant de couleurs ; et un cimetière posé au milieu de nulle part nous apprendra le massacre de mineurs perpétré le 24 mai 1965, à l'issue d'une longue grève.

Étrange et difficile décor dans cet *altiplano* écrasé de soleil et balayé par un vent d'hiver. Seuls quelques lamas rappelleront que la vie existe ici, dans ce plateau aride, avec au loin le sommet du Huayna Potosi qui semble nous attirer dans son territoire.

Le camp de base niché à 4 800 mètres enfin en vue, avec Yolanda, la gardienne des lieux, qui nous accueille chaleureusement par une poignée de main, quelques paroles gentilles et... un repas nécessaire. Malgré cet accueil, nous ne traînons pas et prenons la direction du deuxième refuge, le camp d'altitude situé à 5 130 mètres. C'est là que nous chercherons à trouver pendant quelques heures la quiétude des hauteurs et à renforcer nos globules rouges nécessaires pour les efforts à venir. Une montée rude dans la caillasse et une arrivée vers 14 h 30. Premières consignes de nos guides pour installer notre couchage à l'étage du refuge de pierres, puis pour rejoindre la salle à manger vers 17 h 30. Soupe, spaghettis et fricassée de viande, pain et boisson chaude. Nous sommes invités aussi à boire environ deux à trois litres d'ici le départ de demain, histoire d'avoir une bonne fluidité du sang et d'éviter toute sorte d'accident grave.

Comme je le pressentais, j'ai toutes les peines du monde à dormir et c'est pratiquement sans sommeil que je me lève à minuit. Un petit-déjeuner, pour ma part pas très copieux par manque d'appétit, et nos jeunes amis, Pauline et Alexis,

qui ne montrent pas vraiment la grande forme. Je suis inquiet pour eux. Marc quant à lui, se prépare sereinement et tranquillement, avec un flegme que je lui envie.

Une heure du matin : il est temps de chausser les crampons et c'est le départ dans la nuit, avec une lune qui nous ac-

quents et la respiration de plus en plus haletante. Une première secousse m'envahit avec une grosse envie de rendre tout le contenu de mon estomac. De courts instants difficiles et je repars bizarrement de plus belle.

« Cinq mille huit cents mètres », me dit Alex.



compagnera une bonne partie du chemin. Étrange sensation que de marcher dans la neige ferme, d'écouter nos pas dans le silence de la nuit et de se savoir embarqués vers des hauteurs vertigineuses. C'est une nuit froide qui se prépare, et déjà le vent se frotte à nous. Tantôt de dos pour nous mettre en confiance, tantôt de face pour nous rappeler que la montagne se mérite. Une autre fois pour nous encourager, aussitôt après pour casser le rythme tranquille durement trouvé. J'entre dans le territoire difficile de la montagne, un territoire qui se gagne à chaque pas avancé.

Au moment où je pense être seul pour affronter le dénivelé et les mètres d'altitude, la voix du guide me ramène à la simplicité et m'encourage à continuer paisiblement la marche difficile vers le sommet. Il est encore bien loin !

« Cinq mille six cents mètres », me dit-il. Encore cinq cents mètres, me dis-je. Les arrêts se font de plus en plus fré-

« *Despacio, lento !* », entends-je. Encore trois cents mètres, me dis-je ! Cela peut paraître peu, mais à cette altitude, je réalise vite que deux heures ne suffiront peut-être pas pour atteindre le nirvana. Une autre secousse m'oblige à un autre arrêt, cette fois-ci plus long et plus pénible. Les effets de l'altitude m'affaiblissent et Marc joint sa voix à celle d'Alex pour m'encourager. Il comprend que les derniers hectomètres seront difficiles au point qu'il m'aidera à me hisser dans les raidillons pour gagner mètre après mètre la dernière difficulté : l'arête sommitale incroyablement vertigineuse pour l'amateur, même émérite, que je suis.

« Six mille mètres ! », entends-je. Je réalise alors que je viens d'arriver à cette barre tant espérée et que plus rien ne peut m'empêcher d'arriver à ce sommet de près de 6 100 mètres, même pas un vide de plusieurs centaines de mètres de chaque côté d'une arête impressionnante. D'une longueur d'environ cent-cinquante

mètres, elle serpente entre rochers et neige glacée, balayée par un vent latéral violent et glacial. De là où je suis, j'ai peine à réaliser le passage vertigineux que je dois emprunter.

« C'est là que je dois passer ? », dis-je à Marc. Et il m'encourage de plus belle. Alex devant, Marc derrière, il ne peut rien m'arriver.

Allons-y ! Les forces me manquent parfois, déclinent de mètre en mètre et je dois reprendre de l'air à pleins poumons tous les cinq pas. Puis tous les trois pas. Je peine à tenir le piolet tant le froid accentué par le vent me glace les doigts malgré les deux paires de gants. Les pas s'alourdissent à chaque mètre gagné. Pied après pied, pierre après pierre, le sommet se rapproche, lentement mais inexorablement. Déjà j'aperçois les premières cordées sur le minuscule sommet effroyablement pentu. Je m'arrête parfois et reprends comme je peux mon souffle, les yeux fermés d'épuisement. Dernière difficulté que j'avale étrangement facilement et enfin, mes derniers pas vers ce sommet longtemps rêvé.

Ça y est, j'y suis ! Ma tête est dans le flou mais j'y suis ! Le Huayna Potosi à 6088 mètres. C'est fantastique !

Je viens d'atteindre pour la première fois un sommet à plus de 6000 mètres et, à cet instant précis, je ne sais pas encore combien je suis heureux. Je ne réalise pas la portée de cet effort harassant.

Il est 7 h 15 du matin [...]. Je tombe dans les bras d'Alex, puis dans ceux de Marc, pour les remercier. Cela suffit-il ? Est-ce suffisamment payer l'aide qu'ils m'ont apportée depuis notre départ à 1 h 15 de la nuit ?

Les larmes me coulent. Je suis épuisé mais terriblement heureux et fier. C'est une victoire sur moi-même, la récompense par la ténacité.

Souvent en pareil cas, la descente ne paraît pas un souci même si la prudence doit être de mise. L'ivresse des hauteurs et la fatigue peuvent déclencher des drames lors du retour sur Terre. Je réalise encore plus les difficultés béantes que je viens de vaincre puisque maintenant je fais face au vide. Un vide qui embellit encore plus une ascension difficile pour le sexagénaire que je suis.

Ce vide que je traverse à ce moment précis me remplit de joie et de fierté.

Que la montagne est belle !

Par Jean-Luc MERCIER



L'équipe victorieuse du Huayna Potosi à 6088 m : une complicité forte est née ce jour-là